

Alea jacta est de la fin du monstre

Jean-Jacques Dubois

avril 2020

Introduction

L'affaire coronavirus est le début de la fin. Non pas la fin du monde, mais la fin du monstre. L'exercice ici proposé montre, depuis deux postures épistémologiques antinomiques, une convergence inusitée entre une perspective rationnelle appuyée par certaines théories scientifiques, telles la thermodynamique, le systémisme, l'écologie, l'évolutionnisme, et une perspective irrationnelle ou religiologique, appuyée par une herméneutique du sacré et des symboles de l'Apocalypse. Les deux perspectives discutent sur un même objet : l'eschatologie. Se dégage de cette convergence une compréhension susceptible de conférer du sens au non-sens.

Deuxième principe de la thermodynamique

« Il nous faut concevoir les principes qui permettent de comprendre qu'une culture puisse produire ce qui la ruinera » (Edgar Morin)¹. Morin ne s'est-il pas ici, à son insu, inspiré d'Aldous Huxley qui déclare dès 1928 au sujet du progrès : « les accomplissements (*achievements*) de la civilisation vont ruiner le monde entier ». *Alea jacta est!*

Carnot et Clausius jubilent. L'univers entier leur donne raison. Leur triomphe mesure l'ampleur et la profondeur de l'entropie planétaire. Nous avons atteint l'inéluctable ruine humani-terre. Presque atteint; il en manque encore un peu pour un paroxysme, non pas total qui anéantirait l'humani-terre et le cosmos, mais optimal qui « sélectionnera » quelques cocons de nature et d'humanité pour une métamorphose.

Les principes auxquels Morin fait allusion ne se résumeraient-ils pas en un seul principe, celui du deuxième principe de la thermodynamique. Carnot et Clausius ont démontré que tous les systèmes s'écartent de leur équilibre pour évoluer vers leur maximum de désordre, de dégradation, de désintégration. Ou entropie que j'ai qualifiée de transformation maximale.

Premier principe de la thermodynamique

Le deuxième principe de la thermodynamique n'est pensable qu'avec la complicité du premier principe, celui de la conservation de l'énergie par sa dégradation en chaleur. Quand un système atteint sa transformation maximale, la chaleur se fait également

¹ Edgar Morin, *La méthode : 4. Les idées*, Paris, Seuil, 1991, p. 50.

maximale. C'est l'activité, le travail, l'agitation en désordre des éléments des systèmes qui produisent cette chaleur, ce réchauffement. L'ordre, ou information du système, se perd au profit du désordre, ou transformation maximale. La transformation (activité, agitation, désordre) brûle l'information (énergie, ordre). Boltzmann aurait bien pu l'exprimer en ces termes psychoanthropologiques.

Le réchauffement de la planète, ne serait-ce pas la conséquence de cette fantastique agitation en désordre des humains, des entreprises et des nations, dégradation des énergies fossiles (pétrole, charbon...), dégradation biologique (extermination de 65% de la biodiversité et de 60% de la biomasse), fragilisation par acidification (inflammation) de toute la nature végétale, animale et humaine. La nature fiévreuse est enflammée et suffoque (air pollué, excès de CO₂), les humains fiévreux sont enflammés et suffoquent (inflammation et détresse respiratoire par le coronavirus). Les humains subissent ce qu'ils ont fait subir à la nature.² À moins que ce ne soit la nature elle-même, par ses énigmatiques lois³, qui réclame à ses tortionnaires (in)humains « l'aide à mourir ».

La « vie » en mouvoir (CHSLD) enfreint les lois de la nature

Une brise mortifère brise tout sur son passage. Nous n'en mourons pas tous, mais nous en sommes tous frappés (paraphrase de la fable de La Fontaine, « Les animaux malades de la peste »). Ceux qui semblent en mourir n'étaient-ils pas que des cadavres en sursis, que des revenants maintenus fallacieusement, artificiellement en vie par la prospère industrie médico-pharmaceutique. Ces vieux qui rejouent leur mort n'avaient-ils pas déjà outrepassé leur mort génétiquement naturelle! N'étaient-ils pas en infraction des lois de la nature, de la vie! Leur mort serait-elle la « révélation » (apocalypse) d'une mort rétroactive programmée? Leur « vie » était-elle un tissu de mensonge?

Planète malade, jeunesse malade

Les vulnérables, ceux qui révèlent leur mort et ceux qui s'en sortent au prix d'intenses douleurs, des baby boomers (55-75 ans) et leurs aînés (les 75 ans et plus), ne serait-ce pas cette engeance, la grande responsable de la destruction de la planète et d'une humanité encore inconsciente de son état moribond, encore innocente mais non innocente. Encore inconsciente, mais pas tout à fait. Elle voit bien deux désastres corrélés : l'état de pollution de la planète et ses conséquences sur l'état de maladie (physique et mentale) de la jeune génération, baromètre de l'état mortifère de l'humani-terre, de l'entropie du système global.

² Je considère que l'humain est une production de la nature, il est nature. Cependant, par commodité discursive, j'utilise ici l'opposition conventionnelle entre la nature et l'homme (culture).

³ Se référer à mon texte inédit « L'énigmatique travail de la nature ».

Crime et châtement

Plus le virus couronné tue les vieux, plus il revitalise la nature (diminution de la pollution) et, ce faisant, la jeune génération plus notamment. La nature et la jeunesse se revitalisent au rythme de la mort des vieux morts. Bref, châtement des vieux bourreaux, vengeance des jeunes victimes. Il faut que les parents meurent (parricide) pour que les enfants vivent. Les vœux de Freud se réalisent.

Ironie du sort, la vengeance de la jeunesse se conjugue à une autre vengeance, celle de la nature. Les villes les plus polluées produisent le plus de contamination et de morts. Et les jeunes les plus affectueux avec leurs papis et mamies produisent le plus de contamination et de morts. Plus le taux de pollution est élevé, plus les particules fines sont les vecteurs du virus. Plus les enfants sont asymptomatiques, plus ils sont les vecteurs du virus pour papi et mamie.

Bref, plus les vieux meurent, plus la planète et les jeunes vivent. Sélection naturelle négative pour les vieux, sélection naturelle positive pour les jeunes. Dieu est disqualifié, c'est la nature désormais qui effectue le « jugement dernier ».

La sélection naturelle ne concerne pas que les individus, elle opère même au niveau des collectivités. Si New-York est l'épicentre mondial de la pandémie, la nature ne s'en prendrait-elle pas à l'épicentre mondial du capitalisme (Wall Street) destructeur de la nature? New York détruit la nature, la nature détruit New York (civilisation industrielle terrassée). Si Montréal est l'épicentre québécois de la pandémie, la nature ne s'en prendrait-elle pas à l'épicentre du capitalisme québécois (rue Saint-Jacques)? Montréal détruit la nature, la nature détruit Montréal. On pourrait tenir le même argument pour Toronto, épicentre de l'Ontario et peut-être même du Canada. Mais la nature pour se faire justice n'utilise pas que le coronavirus. Le feu détruit Fort McMurray, il y a quelques années, la ville qui produit l'énergie la plus « sale » au monde. Maintenant elle prend son bain, châtiée par une inondation exceptionnelle. Le feu n'a pas suffi pour sa « repentance ». L'eau va-t-elle la « purifier »? Fort McMurray détruit la nature, la nature détruit Fort McMurray.

Aucun nouvel ordre sans désordre

L'écosystème humani-terre écarté de son équilibre tend – et ce n'est qu'un timide début – à rétablir un nouvel équilibre. Un mal, le virus couronné, combat un autre mal, la pollution. Un prédateur, les baby boomers et autres vieux « *winner* », coupable d'un péché mortel de gourmandise infinie, « entropise » l'écosystème. Ces *winner* produisent la civilisation industrielle capitaliste, mondialiste, néolibérale, machiste. De toute l'histoire de la vie, jamais il n'y eut de prédateurs aussi voraces, aussi gloutons. Ces *winner* sont indissociables du Léviathan. Ils sont ce Léviathan, ce vieux monde moribond, ce vieux monstre industriel qui se meurt dans ces résidences de vieux et ces

CHSLD. Pour rétablir un nouvel équilibre, une néguentropie (entropie négative), un nouvel ordre (information maximale) est en maturation, en gestation au sein même de ce désordre, de cette entropie qui atteint maintenant la transformation maximale systémique en épuisant son information, son énergie dégradée en chaleur. Cette entropie, c'est le merveilleux terreau, ce vénérable fumier, qui préside et nourrit une fantastique renaissance de l'humani-terre, du supra humain, de la supra nature.

Récurtivité (réversion) vers une nouvelle complexité

Carnot et Clausius, malgré leur brillante découverte de l'inéluctable entropie, n'ont pas vu ce que le systémisme du 20^e siècle a mis en lumière : la loi de la récurtivité. En psychoanthropologie, on a retenu le terme de réversion. Tout système évolue vers son maximum d'entropie, maximum de transformation. Soit! Cependant, cette entropie est servante de sa propre négation, sa néguentropie qui se foment, se dissimule sous le chaos et se nourrit même de sa propre contradiction. Une nouvelle complexité, nouvel ordre (information) dont les éléments sont plus et mieux interreliés, articulés, harmonieux et adaptés, est en maturation. La structure dissipative de Prigogine montre cette fluctuation microscopique qui se forme au sein du chaos pour s'imposer au système, nouveau système, au moment du paroxysme de la dissipation de l'énergie en chaleur. Le système revient à l'équilibre, non pas l'antérieur, mais un nouvel équilibre plus complexe. Cette loi de récurtivité, ou réversion, est universelle : toute évolution, ou nouvel ordre, met à son service le désordre, comme Yahvé met Satan à son service pour l'évolution de Job, comme Jésus-Christ met Judas à son service pour son évolution (accomplir sa mission par sa résurrection).

Kill the winner

Il en est ainsi de la nature, l'humani-terre, obsédée par son désir d'évolution, qui produit son facteur de désordre, fauteur de troubles : la civilisation industrielle, ce Léviathan consubstantiel à ces vieux *winner*s qui se meurent. La nature a produit ce qu'elle tue (comme Jésus condamne Judas à la potence). La nature produit de même le fléau, le virus-roi couronné (d'or), pour tuer les gagnants, « *to kill the winner* ». « *Kill the winner* » (le premier devient le dernier), tel est le nom donné à une théorie bien connue des biologistes océanologues : lorsqu'une espèce prédatrice a trop éloigné un écosystème maritime de son équilibre, ce sont des virus qui se chargent de ralentir ses ardeurs, ses gourmandises. Ainsi, l'écosystème se rééquilibre en sélectionnant négativement ces individus trop voraces. C'est un tribunal viral qui châtie les coupables pour rétablir un nouvel ordre.

Les *winner*s avaient, semble-t-il, atteint l'optimum de leur mission, c'est-à-dire le désordre nécessaire, indispensable, pour la « souhaitable » évolution de l'humani-terre. C'est une avant-première, puisque ce n'est qu'une stratégie de la nature pour accélérer et

compléter le désordre paroxystique. On peut, à cette étape préliminaire, observer une timide récursivité vers une rééquilibration, notamment par la diminution de la pollution qui fait système avec une augmentation de la santé de la nature, de la jeunesse, de l'humanité. L'humain, déjà, somatise moins au fur et à mesure qu'il conscientise ses angoisses, ses détresses, son désespoir à la faveur du confinement, et au fur et à mesure de la diminution concomitante de la pollution. Assainissement de la terre = assainissement de la jeunesse = assainissement de l'humanité = agonie des vieux *winner*s = agonie du vieux monde = agonie de la civilisation industrielle = agonie de l'économie. *Losers* du monde entier, unissons-nous!

Ça va mal aller

L'économie est aux soins intensifs, peut-être même palliatifs. En crise depuis 2008, elle est maintenant passée à l'étape de la catastrophe. Intubée et sous respirateur artificiel, elle est peut-être déjà morte. Ce sont les États (notamment la réserve fédérale américaine) qui endettent leur population pour lui conférer un simulacre de vie. L'acharnement thérapeutique n'y pourra rien. Il ne fait que susciter l'effroi, la terreur du futur. Une nouvelle utopie émerge : « ça va bien aller »... comme avant. Sauver les vieux *winner*s à tout prix, nouveau culte des ancêtres, témoigne de la terreur collective face à la mort de l'économie, de la civilisation industrielle. Ces vieux ne représentent-ils pas les « délices de Capoue », le « *statu quo ante* », la vieille et démodée sécurité morbide, perverse, toxique. « Ça va mal aller »... comme avant, pire qu'avant. Honorer l'ancêtre, c'est l'inviter à rétablir son ordre, sa cosmologie, son despotisme. C'est le retour du même, l'hégémonie du passé, le refus du futur, de l'inconnu, de l'innovation; Mircea Eliade l'avait bien compris.

Papa-industrie est mort, maman-nature agonise

L'humanité souffre d'un double deuil : papa-papi, maman-mamie. Nous perdons le père pourvoyeur macho, la civilisation industrielle et la mère-terre, la nature exploitée et violentée par le pourvoyeur. Violence conjugale de la civilisation industrielle envers la dame-nature qu'elle-même avait enfantée et « éduquée » au fil des millénaires. Peut-être la nature aurait-elle intérêt à questionner ses principes pédagogiques à l'aide de Montessori ou Freinet ou Max Bauthier.

Presque toutes les personnes que j'accompagne reviennent sur leurs vieilles souffrances d'abandon qu'elles pensaient avoir liquidées. J'ai soupçonné un transfert de souffrance d'abandon refoulée par les négateurs de la terreur face à l'événement catastrophique, les « ça va bien aller ». La popularité de ce slogan mesure l'intensité de la souffrance refoulée, niée. Lors d'exercices, le seul fait de visualiser ces négateurs en horrible souffrance d'abandon par papa-industrie et maman-nature, a suffi à soulager et libérer

cette souffrance qui habitait ces personnes que j'accompagne. L'effet catharsis virtuelle permet de se libérer d'une souffrance absorbée de l'autre, des autres.

Paroxysme de la violence conjugale

À la fin du confinement, papa-industrie, déjà décédé, sans le savoir, va se venger de maman-nature, la rebelle avec ses petits...virus. Sa violence sera sans borne. On a beau déplorer ses exactions envers maman-nature, on ne peut s'empêcher de le vénérer, de l'adorer même; il est un si grand, si bon pourvoyeur (la surconsommation). La rébellion de maman-nature l'a terrassé; il est au soin intensif, fiévreux, inflammé et en détresse respiratoire (principaux symptômes dus au virus couronné). N'est-il pas ces vieux qui se meurent! Ses symptômes sont les mêmes que ceux qu'il a infligé à maman-nature. Son moi-industrie est son non-moi-nature. La loi de l'attraction universelle de Newton s'impose encore ici : « les mouvements [symptômes] des corps enfermés dans un même espace [système humani-terre] sont les mêmes entre eux ». Beau cas de justice immanente!

« Père! Père! Pourquoi m'as-tu abandonné ». Voilà ce que l'humanité gémit dans son confinement et ses tourments, abandonnée de papa-industrie, euphémisé et métaphorisé par le deuil de papa-papi torturé en CHSLD. Maman-nature, agonisante aussi, avec quelques lambeaux arrachés de sa peau et de sa chair, réussit tout de même à offrir le sein : tout est fermé, sauf l'industrie agro-alimentaire qui « dégrafe son corsage » (paraphrase de Brassens). Survivra-t-elle, cette douloureuse humanité, à téter ainsi un lait aussi toxique au goût de mort.

Dead cat bounce

Un dommage collatéral important du confinement est une augmentation de la violence conjugale sans doute sans précédent. Elle présage de la violence de papa-industrie envers maman-nature qui s'annonce (nous sommes au début du deuxième mois de confinement) déjà par le rebond, la relance de la surproduction, de la surconsommation et de la...destruction de la terre, de la violence envers maman-nature. La production, la consommation, la pollution vont se déchaîner. La privation, l'ascèse, le régime de cinq mois de confinement dans cet immense monas-terre qu'est devenue la terre, aura été vécu comme un trauma collectif. Un trauma comme celui de la personne obèse qui s'inflige un sévère régime. Une fois qu'elle atteint son poids idéal, elle cesse son régime avec de bonnes résolutions. Son organisme privé, traumatisé par son régime, se moque de ses résolutions et n'a qu'une obsession : engraisser, accumuler par peur d'un futur régime. L'ex obèse pantagruelise. Il reprend son poids et en rajoute avec frénésie. Un an et demi après cinq mois de confinement, l'humani-terre sera « désolation de l'abomination » (Apocalypse). Il faut s'attendre au pire du père, au père du pire.

Le phénomène de soubresaut d'une entreprise (civilisation industrielle) morte et zombifiée est bien connu dans le domaine financier. Quand une entreprise s'effondre à la bourse, elle remonte spectaculairement et atteint un pic de rendement bien supérieur qu'avant son effondrement, pour ensuite disparaître du marché. C'est le dernier spasme du mourant. Dans le monde de la bourse, ça s'appelle « *dead cat bounce* », le soubresaut du chat mort. Ce modèle pour une entreprise s'applique déjà pour la civilisation industrielle : les médias ne parlent que de relance, de rebond et de mort de ces vieux industriels, métaphores microcosmiques de la mort macrocosmique de la civilisation industrielle, mort de l'économie capitaliste. C'est son soubresaut (*bounce*) qui nous rassure.

Presque rien terrasse presque tout

La terre reprend son souffle et l'humanité aussi, quand l'opresseur (la civilisation industrielle et ses vieux industriels) le perd. L'un inspire, l'autre expire. Avec la diminution de la mort, de la maladie, de la pollution, indissociable de la sélection négative des vieux qui massacraient, torturaient l'humani-terre – torture plus tangible chez les jeunes –, on assiste en synchronie à l'augmentation de la vie, de la santé, de la purification de l'humani-terre. Une « rédemption », un bien modeste début, une réversion (conversion), un principe de récursivité du système s'est mis en branle. Notre sauveur : un microscopique virus. Presque rien transforme, bouleverse, perturbe presque tout (paraphrase de Jankélévitch). Sa toute-puissance, puissance du minuscule, terrasse ce qui, de toute l'histoire de l'humanité, n'a jamais atteint une telle puissance, un tel empire, ce colosse industriel aux pieds d'argile.

Jugement dernier

Le monde invisible arraisonne le monde visible. Ce virus, si minuscule qu'il est invisible, fascine et terrifie à la fois. On le soupçonne omniprésent, et on le sait omnipotent. C'est lui qui décide de nos destinées personnelles et collectives : personnelles, il a droit de vie ou de mort sur tout un chacun par la sélection naturelle positive (vie) et négative (mort), véritable jugement dernier; collectives, la civilisation mondiale s'agenouille devant cette petite entité insignifiante trop signifiante dont la colère fait trembler l'humani-terre d'effroi. Son pouvoir absolu justifie sa couronne... d'or. L'épreuve qu'il inflige fait goûter à l'amour en suscitant la nécessaire solidarité. Il gratifie de la vie, il donne la vie en purifiant la nature par la diminution de la pollution et ses effets bénéfiques pour la santé de tout, de tous. Il guérit, il sauve l'humani-terre. La terre est un monas-terre et l'humanité y est en retraite fermée et s'y repent de ses péchés, trop peu encore. La tentation prochaine sera encore plus irrésistible et le péché plus mortel.

Le sacré et le virus couronné

Purification, rédemption, conversion, salut, puissance du minuscule, monde invisible, fascination/terreur (*fascinans/tremendum*), onniprésence, omnipotence, jugement dernier, amour, guérison, péché/repentance, voilà autant d'expressions qui ressortent du sacré, du religieux. Voilà qui donne raison à Malraux : le 21^e siècle sera puisqu'il est d'emblée spirituel (« Le 21^e siècle sera spirituel ou ne sera pas »).

Le coronavirus serait-il un avatar du Christ-roi avec sa couronne d'épines en or? Le Christ l'avait bien dit qu'il reviendrait (deuxième venue) en colère pour le jugement dernier (sélection naturelle). Et en voleur, ne nous vole-t-il pas notre formidable civilisation industrielle et nos chers vieux industriels.

Si le sacré fascine, il terrifie aussi. On ne peut s'en approcher impunément. Seuls les chamanes ou les prêtres, comme Moïse sur le mont Sinaï, sont investis du sacer-doce, c'est-à-dire du pouvoir sacré (*sacer*) qui habilite son détenteur à interagir avec le sacré sans en être foudroyé. Seuls les prêtres catholiques pouvaient toucher les vases sacrés et circuler dans le sanctuaire sans en être sanctionnés, ou seuls les chamanes pouvaient négocier avec les esprits et les maîtriser sans en être châtiés. Pour les autres, la distanciation était la règle. Et toute transgression pouvait entraîner la catastrophe.

Le virus fait peur, il terrorise même. Il force à la distanciation, et la transgression de la prohibition peut entraîner le malheur jusqu'à la mort. Le virus, touché comme l'hostie profanée, Christ en colère, foudroie.

Si le virus est la nature, le Christ aussi

Le virus, production de la nature, est la nature même. Ce micro-micro-microcosme, monade leibnizienne, contient toute la nature macrocosmique que Spinoza consubstantialise au Christ, Dieu-Nature. Si le virus est la nature qui en a ras-le-bol de la maltraitance, des abus, des viols, il est donc l'agneau qui répand la 5^e coupe du vin de sa colère et sonne la 5^e trompette après avoir brisé le 5^e sceau.⁴

Le virus, c'est le Christ lui-même qui accomplit sa promesse de revenir sur terre. Les fondamentalistes chrétiens pensent que le Christ va revenir du ciel comme il est parti... en montant. Aussi absurde que cela puisse paraître, ils ont bien raison. Le Christ est une émergence de l'humanité, du plus profond de l'inconscient collectif transsubjectif. C'est du puits de l'Abîme que « monte une fumée, comme celle d'une immense fournaise [civilisation industrielle] – le soleil et l'atmosphère en furent obscurcis [pollution] et de cette fumée [désordre], des sauterelles [symbole du fléau : coronavirus] se répandirent sur

⁴ Les coupes, les sceaux et les trompettes, sont trois symboles déployés en sept fléaux dans l'*Apocalypse*, dernier livre du Nouveau Testament.

la terre; on leur donna un pouvoir pareil à celui des scorpions [tourments et drames de la vie] de la terre » (Apocalypse 9; 2-3)⁵.

Le Christ ne descendra pas du ciel, il monte déjà de la terre

Si le Verbe se fait chair, il est la nature, l'humanité, la terre, l'humani-terre. Sa deuxième venue, c'est une montée, une émergence des potentialités en maturation dans le puits de l'Abîme où se joue l'évolution de l'humanité, de la nature, potentialités qui s'actualisent en propriétés, celles du sacré ci-haut identifiées et analysées, ni plus ni moins celles du Christ. C'est le nouvel ordre (complexité) planétaire qui ne peut qu'émerger, que monter du désordre, du puits de l'Abîme. Ils ont bien raison ces fundamentalistes!

C'est de la fumée que surgit le virus, entité sacrée devant laquelle s'agenouille l'humanité entière. Peuple, à genoux, n'attends plus ta délivrance, elle est arrivée. Cette fumée-désordre-entropie-abîme, production de la civilisation, produit son pire ennemi. On conçoit bien ici « les principes qui permettent de comprendre qu'une culture [industrielle] puisse produire ce qui la ruinera » (Morin).

Pour sauver la terre (nature), le virus s'en prend à qui l'outrage

C'est l'humani-terre elle-même qui se guérit, se « sauve » en s'intimant à elle-même (virus) de sauver « les prairies, toute verdure et tout arbre et de s'en prendre seulement aux hommes qui ne porteraient pas sur le front le sceau de Dieu » (Apocalypse 9; 4). L'invasion planétaire du virus nettoie, purifie la nature (les prairies...). Il ne s'en prend qu'à ceux dont le système immunitaire est déficient. Cette immunité déficiente est indissociable de son auto-amour dont le niveau de qualité mesure le niveau de qualité du système immunitaire qui précisément veille à l'amour de soi vérifié par la protection de soi, les bons soins envers soi-même et son organisme. L'amour de soi se vérifie aussi par son empathie envers les autres, par son amour envers les autres. Amour de soi et amour de l'autre sont indissociables et incompatibles avec la rigidité cognitivo-émotionnelle. Se dégagent ici quatre faces d'une même réalité : amour de soi = amour (empathie) de l'autre = efficacité du système immunitaire = plasticité cognitivo-émotionnelle. Dieu étant amour, selon Jean, auteur de l'Apocalypse, être marqué du sceau de Dieu signifie s'être engagé dans un processus ontologique de développement de sa capacité d'aimer et d'être aimé de l'autre et de soi, de l'autre qui est soi.

Repentance chez des humains

Les sauterelles-virus n'ont pas mission de tuer les humains, « mais de les tourmenter durant cinq mois » (Apocalypse 9; 5) qui sera, approximativement le temps de confinement. « La douleur qu'elles provoquent ressemble à celle d'une piqûre de

⁵ Toutes les citations de l'Apocalypse proviennent de *La Bible de Jérusalem*.

scorpion » (Apocalypse 9; 5). Le scorpion renvoie au puits de l'Abîme d'où émergent avec la fumée « les tourments et drames de la vie jusqu'au gouffre de l'absurde, du néant, de la mort ». Émerge alors et se révèle « la puissance mystérieuse et inexorable des ombres de l'enfer [inconscient collectif], des ténèbres intérieures ». ⁶ Cependant, le scorpion évoque « la dialectique de la destruction et de la création, de la mort et de la renaissance, de la damnation et de la rédemption » ⁷.

À la guerre comme à la guerre

C'est une véritable guerre que les sauterelles-virus livrent à la civilisation (industrielle). En effet, « elles font penser à des chevaux équipés pour la guerre » (Apocalypse 9; 7). Le cheval, n'est-ce pas « l'animal des ténèbres et des pouvoirs magiques » qui surgit du « monde chthonien », c'est-à-dire de l'inconscient collectif consubstantiel aux profondeurs abyssales de la terre auxquelles renvoie le « puits de l'Abîme ». On convoque, du côté des humains, le langage guerrier pour les combattre, et même l'armée charge l'ennemi partout embusqué.

Sur la tête de ces sauterelles-virus « on dirait des couronnes d'or, et leur face rappelle des faces humaines; leurs cheveux, des chevelures de femme, et leurs dents, des dents de lion » (Apocalypse 9; 7-8). Les sauterelles-virus ont des couronnes d'or. Ce sont des coronavirus. Une seule occurrence dans l'Apocalypse où il est fait mention d'une couronne d'or, la seule face d'homme couronnée d'or est celle du « Fils d'homme [référence au nom donné au Christ dans les Évangiles], ayant sur sa tête une couronne d'or » (Apocalypse 14; 14). Il s'avère que la couronne d'or du coronavirus renvoie à la couronne d'or du christ. Le coronavirus, on l'a déjà mentionné, c'est l'omniprésence et l'omnipotence du Dieu-Christ sur la terre, dans l'humanité. Si seul le Christ est digne de porter la couronne d'or, le coronavirus ne peut être que sa révélation (= apocalypse).

Ce corona virus a une face d'homme surmontée d'une couronne d'or (ici on peut faire référence à cette fameuse couronne d'épines en or à Notre-Dame de Paris qui ressemble étrangement aux illustrations du coronavirus). Ne serait-on pas en droit de penser que ce virus partagerait exceptionnellement quelque propriété avec l'humain? En effet, ce virus caméléon passe inaperçu dans l'organisme humain puisqu'il a une charge électromagnétique négative semblable à la charge des cellules humaines. Il se confond aux cellules humaines. Le système immunitaire peut difficilement le repérer, ses propriétés électromagnétiques (faces humaines) se rapprochent trop de celles des cellules humaines (faces humaines). C'est « presque impossible de les localiser vu que nous

⁶ L'interprétation de ces symboles est tirée de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1982.

⁷ *Ibid.*

agissons comme des antennes émettrices de signaux électriques »⁸. Le coronavirus et les humains partagent la même identité électromagnétique (même face humaine)⁹, singularité du Covid-19, ça me fait penser à ce vieux sergent anglo qui balbutiait en un français approximatif à nous, les sous-lieutenants à l'entraînement : « L'ennemi n'est pas folle, elle se cache ».

Toute la puissance de la nature condensée en un microscopique virus

Ces sauterelles-virus à face humaine ont des « chevelures de femmes » et des « dents de lion ». Voilà trois expressions qui connotent la puissance, la toute-puissance, l'omnipotence. La consubstantialité déjà établie entre le virus et la nature-mère, donne à penser que la chevelure de femme connote la puissance de la nature, de la terre-mère. Cette puissance guerrière des sauterelles-virus (« leur thorax, des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes, le vacarme de chars aux multiples chevaux se ruant au combat ») est celle du Christ. Dans le texte (Apocalypse 5; 5), celui qui « a remporté la victoire », c'est le Christ lui-même, « le Lion de la tribu de Judas ». Dans l'Apocalypse, il n'est fait mention d'aucune autre guerre mettant en jeu un fléau contre les humains. La 6^e catastrophe met en scène une grande guerre, mais c'est entre les nations.

Le paroxysme nécessaire de la violence-souffrance

Mais avant cette guerre (celle de la 6^e catastrophe, après celle de la 5^e), il y aura un répit pour beaucoup, un dépit pour certains. L'entre-deux guerre, deux ans au plus, sera le temps de l'exacerbation de la violence de papa-industrie envers maman-nature-humani-terre. La vengeance sera cinglante. Jamais l'humani-terre n'aura été tant outragée. « Désolation de l'abomination », temps de répit-dépit du *Dead Cat Bounce*. C'est cependant Maman-Nature-humani-terre qui, par ses piquêtes de scorpion, a provoqué la violence de papa-industrie, violence nécessaire pour atteindre l'entropie optimale-maximale, ce désordre au service du nouvel ordre désiré par maman-nature. L'intensification du nouvel ordre que la nature-Christ veut infini, absolu, éternel.

Un calme dont l'intensité présage l'intensité de la fête-guerre totale

Les cinq mois de confinement, de solitude, de jeûne (de la surconsommation-production), de silence, de pénitence, de purification, d'un calme saisissant, font contraste avec ce qui vient : l'orgie, la dépense, l'exubérance et l'effervescence de la fête absolue de la surproduction-consommation jusqu'au potlatch de l'humani-terre. Ce sera le temps du soubresaut du chat mort. Roger Caillois décrit ce phénomène de l'effervescence festive, de l'orgie, de la dépense sans frein, précédé par la solitude, le jeûne, la privation, le

⁸ Traduction libre de l'espagnol, « es casi imposible de localizar [el virus] ya que actuamos como antenas emisoras de señales eléctricas para él ». Luis Montel Ramírez, « El nuevo smart virus », *Iberian Press*, <https://www.iberianpress.es/noticia/el-nuevo-smart-virus/30285>.

⁹ L'étude de Levinas sur le visage est éloquent quant à la signification identitaire.

silence, la souffrance, et la purification nécessaires pour accentuer, exacerber, intensifier la jouissance, l'excès, les débordements. Caillois a aussi démontré que la guerre est le substitut de la fête dans les sociétés plus complexes. C'est le calme avant la tempête, le potlatch archétype de la sur-sur-surconsommation. C'est aussi le calme juste avant l'aube qui préside le retour de l'agitation quotidienne et l'ouverture des marchés. Mais le calme le plus troublant est celui que les vieux sergents connaissent bien. Juste avant l'assaut « surprise » de l'ennemi, tout bruit, tout bruissement, tout mouvement, tout vent, toute parole, tout se fige. Les soldats aguerris et vigilants se préparent au combat qui ne tarde pas à faire rage.

Ce moment de calme, de silence, de privation, de pénitence, qui précède l'effervescence de la fête orgiaque où tous les excès, les débordements sont prescrits, c'est celui où les morts (souffrance transgénérationnelle) reviennent parmi les vivants pour les tourmenter. Les revenants viennent réactiver le chaos fondateur, l'œuvre des ancêtres. Selon Eliade, il s'agit là d'un rite de fin du monde (eschatologie). Par le drame dramatisé des CHSLD, les morts, ceux qui étaient artificiellement maintenus en un « simulacre » de vie, reviennent parmi les vivants, si ce n'est que par le deuil et/ou culpabilité et/ou honte collectifs. Avec la fin du confinement, le chaos des ancêtres (civilisation industrielle), fête eschatologique, va exploser (soubresaut du chat mort). Dans la fête primitive, sous les masques (hygiéniques) des danseurs-chanteurs se dissimulent (dissimuleront) autant d'ancêtres, de revenants. Et l'on chante(ra) et danse(ra) avec d'autant plus d'exubérance qu'on cherche(ra) à éloigner les mauvais esprits (refoulement de la souffrance) pour assurer le triomphe, la gloire des ancêtres (chaos de la civilisation industrielle). Ce sont eux qui chantent et dansent sous les masques. Les ancêtres commanderont plus que jamais la destruction de l'humani-terre.

Le blasphème pour glorifier Dieu

Même si le Christ-nature-virus fait la guerre aux humains, cette guerre, c'est le calme nécessaire, l'angoisse, le tourment (scorpion), pour la grande fête orgiaque, prélude de la dernière guerre. Ces tourments du scorpion-virus, ce confinement, séjour en monas-terre de toute l'humanité, non seulement n'aura pas bonifié les « hommes », au contraire, car « loin de se repentir de leurs agissements, les hommes blasphémèrent le Dieu du ciel sous le coup des douleurs et des plaies » (Apocalypse 16; 11). Le blasphème, c'est outrager, massacrer la nature. La deuxième venue du Christ deviendra sa deuxième crucifixion, son deuxième sacrifice, le sacrifice de son alter ego, la nature. Papa-industrie s'apprête à battre à mort maman-nature. Toute fête orgiaque (sur-production-consommation) nécessite sa victime sacrificielle, c'est la nature qui veut jouer et jouera ce rôle. Elle n'est pas folle, elle sait bien qu'il lui faut atteindre ce paroxysme entropique dont elle se gratifie en provoquant la violence de papa-industrie par ses piqûres de scorpion. L'ordre (négentropie) qu'elle désire ardemment ne peut qu'émerger de son désordre (entropie) équivalent. Et papa-industrie est son servile pourvoyeur.

Conclusion

La guerre contre la nature par et pour la fête orgiaque qui suivra les 5 mois de tourments (confinement) et qui finira d'épuiser les ressources de la nature (5^e catastrophe), ne pourra que déboucher sur la guerre entre nations affamées, assoiffées, cupides (6^e catastrophe). Telles seront les conditions nécessaires pour la 6^e catastrophe.

L'énigmatique travail de la nature

Jean-Jacques Dubois

Juin 2019

Le monde (tout au moins l'Occident) est aux abois face à la crise environnementale, au collapse de la civilisation industrielle qui semble imparable. Ce chaos qui va grandissant a-t-il un sens? Peut-on y lire une évolution inéluctable de l'humanité et de la terre? C'est à l'aide de réflexions philosophiques et mystiques que je propose des pistes de compréhension de l'incompréhensible momentum historique.

S'unir à Dieu consisterait, selon les vœux autant de Spinoza que des stoïciens et des épicuriens, à se conformer aux « lois de la nature », de la vie, à « l'ordre du monde ». Pour Jean de la croix, il en est ainsi pour autant que sa conception de Dieu puisse s'interpréter en termes spinoziens. Même si Jean de la croix pense qu'« il n'y a pas de mot pour exprimer ce qu'il est », n'est-il pas un peu spinozien quand il affirme qu'« il est toutes les choses en son être » et davantage encore quand il écrit que « Dieu fait son œuvre et son œuvre est Dieu », que « les attributs de Dieu [sont] devinés à travers les créatures » et qu'« en Dieu [...] on découvre et on voit toute chose ». Si Dieu est son œuvre, il est créateur auto-créé. En tant qu'infini, il est indivisible; il est donc infiniment présent en chacune de ses créatures et ce depuis l'atome jusqu'à l'univers. Et s'il est l'univers, chaque atome est l'univers puisque l'un et l'autre contiennent le Dieu-totalité-du-réel (Nature). Leibniz et son monadisme triomphent. Si pour Spinoza Dieu est la « nature naturante » (*natura naturans*) productrice de la « nature naturée » (*natura naturata*) qui est Dieu tout autant, pour Jean de la croix, « Dieu fait son œuvre et son œuvre est Dieu ». Ainsi donc « les attributs de Dieu [sont] devinés à travers les créatures ». Et s'« il est toute chose en son être », « en Dieu [...] on découvre et on voit toute chose ».

Du point de vue humain, ne doit-on pas consentir, aussi bien avec Spinoza qu'avec Jean de la croix, qu'accéder à Dieu, c'est-à-dire aux « attributs de Dieu » ou « lois de la nature », n'est possible que par la com-préhension de soi, des êtres, des choses, autrement dit des œuvres et créatures du créateur. Dieu n'est que là, n'est que ça. N'est-ce pas ce que donne à penser Jésus-Christ quand il reproche à ses disciples d'aimer le Père lointain invisible dans les cieux, mais d'être incapables d'aimer le prochain visible.

Dieu n'est que là, dans une nature humaine trop souvent perçue dénaturée, aliénée, névrosée... , dans une terre-mère trop souvent perçue dénaturée, saccagée, dévastée, polluée... Oui, une nature humaine aliénée, névrosée, mais est-elle dénaturée pour autant? Oui, une terre-mère saccagée, dévastée, polluée, mais est-elle dénaturée pour autant? Serait-ce une « loi de la nature » spinozienne ou un « attribut de Dieu »

sanjuaniste¹ cette dénaturation autant de l'humain que de la terre? La nature serait alors autant naturante que dénaturante. Ce que l'on perçoit comme dénaturé serait une transition de phase souscrivant au travail de naturation-maturation en vue d'une nature-mature. La dénaturation, osons l'affirmer, est une surnaturation, ou métamorphose, de la nature par elle-même. Si « Dieu fait son œuvre » et si « son œuvre est Dieu », c'est Dieu-nature qui chasse le naturel, c'est-à-dire lui-même, non plus pour qu'il revienne au galop, mais pour qu'advienne le surnaturel. Si Dieu peut faire son œuvre, si la nature est naturante, Dieu peut défaire son œuvre pour la refaire, la nature peut se dénaturer pour se surnaturer. Nous voilà donc en plein devenir rédemptionnel.

L'objection fuse de toutes parts. Autant les non-croyants que les croyants s'indignent et montent aux barricades pour aussitôt s'y cacher derrière. Les croyants incriminent les humains peccables et valétudinaires qui croquent, dévorent la pomme, métaphore du paradis terrestre; Dieu gratifie l'humain de la liberté, ou pouvoir de transgresser, dont celui-ci abuse avec enthousiasme. Les non-croyants incriminent aussi les humains qui dévastent la planète et ruinent la nature en transgressant ses lois; la culture est l'ennemi de la nature. Dieu est donc un irresponsable, un incompetent et la nature est son alter ego, son double victime martyrisé par la culture (civilisation planétaire industrielle). La nature qui agonise, c'est la mort de Dieu annoncée par Nietzsche et Bultmann. La mort de Dieu le fils sur la croix n'était-elle pas la prémonition de la mort de la nature humiliée, flagellée, sanguinolente, couronnée d'épines, crucifiée. Il y a 2000 ans le peuple juif crucifiait le Dieu-nature, le Christ; aujourd'hui, c'est toute la civilisation industrielle planétaire qui lynche la nature.

Ainsi si Dieu est un irresponsable, un incompetent, et comme la nature est Dieu – Dieu-nature fait son œuvre, la nature, et son œuvre, la nature, est Dieu (amalgame de Spinoza et Jean de la croix) –, ne sommes-nous donc pas justifiés de conjecturer que la nature est aussi une irresponsable, une incompetente. Autant l'humain est une création (créature) de Dieu, autant est-il une production de la nature. Qu'est-ce qui leur a donc pris à ce Dieu et à cette nature de créer, de produire une telle aberration, une telle chimère? Création de Dieu, production de la nature, l'humain mord la main de qui le nourrit.

Voilà ce que les indignés voient, tapis à l'ombre de leur barricade. Leur « lucidité » est sans appel : l'humain est un mécréant, un traître, un Judas, qui livre Dieu(-nature) à la torture et à la mort.

N'oublions pas cependant que Judas en est mort de la mort de Dieu le Christ. Son suicide fut le prix de son « obéissance » à Dieu. Il en est ainsi d'une humanité-Judas suicidaire coupable de « trahir » les lois de la nature, la condamnant ainsi elle aussi à la torture et à

¹ Adjectif formé à partir de l'abréviation espagnole san Juan, venant de san Juan de la cruz, saint Jean de la croix. Sanjuaniste signifie donc « de saint Jean de la croix ».

la mort. Par contre, on sait bien que Judas n'a pas trahi le Christ. C'est celui-là justement qui a été le plus fidèle à celui-ci².

Cette humanité-Judas qui transgresse, trahit la nature, la terre-mère (Notre-Dame de Paris et d'ailleurs), n'obéirait-elle pas, elle aussi, aux lois mêmes de la nature? Nous l'avons déjà vu, biogénèse (nature) et noogénèse (culture) sont consubstantielles l'une de l'autre³. L'humanité est un être de nature et l'actuelle, plus et mieux que jamais. Elle a compris, sans le dire ni même se le dire, qu'elle-même et sa terre avaient atteint leur date de péremption, la même, car il n'y a nulle distinction quant à leurs extinctions. Elle sent bien, bien inconsciemment, que le système a épuisé presque toutes ses ressources, ses potentialités, ses informations. Le paroxysme du chaos ne doit pas attendre l'épuisement total des ressources, il doit advenir le plus vite possible pour éviter la disparition du système.

Qu'est-ce à dire? Tout système évolue vers son entropie, son désordre, son chaos en s'écartant de son équilibre pour accéder à un nouvel équilibre, une nouvelle néguentropie, un nouvel ordre, une nouvelle complexité. Cette loi de toute évolution nous l'avons déjà synthétisée par le théorème IRRIT (Inversion/Réversion du Rapport Information/Transformation) : tout système passe d'une information maximale/transformation minimale à une information minimale/transformation maximale. Le système humanité-terre a épuisé presque toute son information fondatrice qui a atteint son maximum de transformation. Cette information, ou lois d'autorégulation et d'évolution du système, épuisée, ne peut plus assurer l'ordre, l'équilibre, l'autorégulation des transformations. Le système s'emballe et n'a plus d'autres choix que celui d'évoluer, c'est-à-dire d'accentuer et d'accélérer le processus chaotique, l'entropie, le déséquilibre. Ce n'est que le paroxysme du désordre qui peut faire advenir une nouvelle complexité obligée, seule issue possible à sa sur-vie. Les lois du système abolissent, pour ainsi dire, son vétéroparadigme pour imposer un néo-paradigme. Les mêmes lois systémiques, cette information minimale résiduelle, sont conservées qui régissent un nouvel ordre, plus complexe, au-delà et à la faveur du chaos. S'il y a inversion du rapport information/transformation, c'est-à-dire épuisement de l'information maximale systémique au profit d'une transformation maximale, c'est pour la réversion, c'est-à-dire l'instauration d'une nouvelle information maximale dans une transformation minimale qui évoluera vers sa transformation maximale et ainsi de suite, créant à chaque nouveau cycle plus de complexité (plus de conscience, plus de liberté et plus d'amour).

² Voir Jean-Jacques Dubois, *Comprendre le malheur. Sans amour tout est inceste : Une perspective psycho-chamanologique* », St-Zénon, Louise Courteau éditrice, 2007.

³ Voir Jean-Jacques Dubois, *Du chaos à la complexité. Individus et sociétés en mutation*, Les Éditions de l'Imprévu, 1997, et « Géo-sémantique du Nicaragua. Représentations spatiales de la mort et de la vie », inédit en français, publié en espagnol sous le titre « Geosemántica de Nicaragua. Representaciones espaciales de la muerte y de la vida », *Paideia* (UPOLI Managua), años 6, núm. 6, mayo-dic., pp. 30-40, 2011, <http://es.calameo.com/read/001144678da11f00345f4>.

Si les lois de la nature régulent l'équilibre, l'harmonie, la beauté de la nature(-humaine), elles n'en sont pas moins obsédées par la complexité, cette propension vers plus de conscience, de liberté et d'amour (les éléments des systèmes plus et mieux interreliés), propension qui ne peut que passer par plus de déséquilibre, de disharmonie, de laideur.

Les moments de déséquilibre ne seraient alors que des transitions de phase pour mijoter, concocter, comploter une nouvelle complexité possible si le chaos n'a pas trop flâné. N'est-ce pas ce que donne à penser Jésus-Christ quand il dit que « si le Seigneur n'avait pas abrégé ces jours [le chaos eschatologique], personne n'aurait échappé » (Marc 13, 20).

Cette humanité, incriminée de l'assassinat de la nature, de la terre et d'elle-même, n'aura jamais été autant en harmonie avec la nature et ses lois. Elle est stoïcienne, épicurienne, spinozienne, conforme à l'«ordre du monde», c'est-à-dire aux «lois de la nature». Mais par-dessus tout, sanjuaniste : sa volonté est la volonté de Dieu(-nature). Par la sueur et le sang de l'humanité, la nature n'a jamais été, tout au moins depuis *sapiens sapiens*, aussi naturante. Elle est même hypernaturante, surnaturante. Plus et mieux que jamais, « Dieu fait son œuvre et son œuvre est Dieu ». Nuançons : son œuvre sera Dieu avec plus d'évidence.

On ne peut con-naître (naître avec) quelque système que ce soit que lorsqu'il livre ses lois. Et il ne livre ses lois que lorsqu'il est déstabilisé, écarté de son équilibre (homéostasie). Dieu-nature étant ses lois-attributs, on ne peut mieux le con-naître (naître avec, c'est communier) que lors de son agonie et de sa mort. Plus que jamais la communion à la nature devient non seulement possible mais essentiel pour qui ne périra pas. Aimez ou vous périrez disait Teilhard de Chardin prophétisant notre époque.

La civilisation industrielle de la surconsommation est production-créature du christianisme – tout comme Judas production-créature du Christ –, tout autant de la science qui, elle aussi, est production-créature du christianisme⁴. Produite-créée par le christianisme et la science, cette civilisation produit-crée encore plus de christianisme et de science.⁵ Cause et effet sont intriqués. Si « une chose est la chose et son contraire », christianisme et science l'illustrent avec éloquence. Tous deux sont obsédés par les deux mêmes désirs à la fois stoïco-spinoziens et sanjuanistes : 1) connaissance de Dieu-nature 2) union à Dieu-nature.

⁴ Se référer à *Du chaos à la complexité*.

⁵ La quintessence du christianisme consiste en la venue du Royaume de Dieu qui ne peut faire l'économie de ce jugement dernier qu'est l'apocalypse actuel. La techno-science, produit du christianisme et porteur de ses aspirations pour notre apocalypse, comme Satan, produit de Yahvé et porteur de ses aspirations, constitue à la fois le triomphe du christianisme et de la science, tous deux obsédés par la fin de notre monde.

- 1) Pour Spinoza, connaître Dieu, c'est se connaître, connaître la nature, connaître les choses. C'est par la connaissance et la conscience de soi, des choses, des événements, des êtres, qu'on approfondit la connaissance et conscience de Dieu(-nature), c'est-à-dire des lois de la vie de la nature que Newton va fédérer par la loi de l'attraction (amour?) universelle (divine) qui produit (crée) toute entité, toute chose, tout phénomène, toute genèse, tout système. Rien n'échappe à sa toute-puissance omnisciente (despotisme éclairé).
Pour Jean de la croix, si Dieu fait son œuvre et que son œuvre est Dieu, les « attributs de Dieu », équivalents des « lois de la nature » chez Spinoza, créent toutes créatures. Dieu ne se connaît donc qu'à travers ses créatures, manifestations des attributs de Dieu. Connaître, quoi que ce soit, c'est connaître Dieu. Et quoi mieux que la science y contribue?
- 2) Pour Spinoza, s'unir à Dieu, c'est se laisser naturer par la nature naturante. Stoïcien dans l'âme, plutôt que de dire comme Zénon de « conformer sa vie à l'ordre du monde », il dit l'équivalent en substituant « loi de la nature » à « ordre du monde ». Pour Spinoza, l'être naturé, l'humain, est un être divinisé. L'union à Dieu, ou divinisation, c'est l'union à la nature. Pour Jean de la croix, il en est ainsi aussi. Quand il écrit « Dieu [nature] fait son œuvre [nature] et son œuvre [nature] est Dieu [nature] », l'union à Dieu est déjà avant même le début de l'itinéraire qui amène l'âme à unir sa volonté à la volonté de Dieu. L'itinéraire n'est que révélation ou conscientisation d'une union bien antérieure à l'union. L'âme et Dieu étaient déjà unis (intriqués) par et dans leurs « séries causales » respectives. N'est-ce pas la science, l'écologie notamment, qui favorise l'union à Dieu-nature?

L'union à Dieu chez Jean de la croix s'opère à travers quatre étapes : la nuit des sens, la nuit de l'intelligence, la nuit de la mémoire, la nuit de la volonté-amour. L'itinéraire consiste en la purification et le perfectionnement de ces « puissances de l'âme » dans la mesure où celle-ci se dispose (nuit active) à recevoir la grâce de Dieu (nuit passive). L'itinéraire consiste, en se mettant en présence (nuit active) de Dieu, à laisser la grâce purifier et perfectionner ces quatre puissances. Par l'interaction avec Dieu chaque « puissance » acquiert des actes ou propriétés (attributs de Dieu = lois de la nature), de Dieu-nature. Dieu crée ou recrée, comme la nature qui nature ou renature. Dieu absorbe les insuffisances, les carences, les débilés que Jean de la croix n'hésite pas à nommer « péché », comme la nature absorbe les « passions tristes » que Spinoza qualifie surtout de « limitations ». Dieu octroie sa grâce qui métamorphose le péché en vertu, la nature naturante (gratifiante) abolit les limitations pour l'augmentation des puissances. Pour Jean de la croix comme pour Spinoza, purification et perfection sont indissociables.

Si Dieu purifie et perfectionne l'âme, la nature n'est pas en reste pour le corps. Si la relation avec Dieu, selon Jean de la croix, purifie et perfectionne les « puissances de l'âme » (les sens, l'intelligence, la mémoire et la volonté-amour), la relation à la nature,

au sens courant du terme (forêt, eaux, etc.), selon de nombreuses découvertes en neurosciences, le démontre pour le corps (cerveau).

1. Sens

Une immersion en forêt procurerait les mêmes bienfaits quant aux sens et à leur sensibilité que la grâce divine octroyée lors de la nuit des sens. La partie sensible de l'âme, purifiée, se découvre des subtilités, des délicatesses insoupçonnées. L'interaction avec la nature provoque un raffinement de tous les sens qui se vérifie par une activation des zones cérébrales correspondantes. Le cerveau, habitat de l'âme, se révèle être l'âme elle-même. Les bienfaits physiologiques sont psychologiques et vice versa.⁶ En effet, l'âme étant « l'idée du corps » (Spinoza), il n'y a plus de distinction entre l'âme et le corps.

2. Intelligence

Le rapport à la nature améliore les fonctions cognitives (intelligence), augmente les capacités d'attention, de concentration, d'apprentissage et de créativité en dissipant, inhibant, les pensées parasites, ruminations et autres sollicitations mentales. Tel est l'objectif de la nuit de l'intelligence. Par son ascèse, l'intelligence désencombrée de ses croyances et préjugés, peut désormais comprendre les créatures et les œuvres de Dieu jusqu'à Dieu lui-même. Dieu, comme la nature – Dieu étant « l'idée de la nature » (Spinoza) –, modifie certaines zones du cerveau : il inhibe le cortex préfrontal impliqué dans les ruminations et régule l'activité de l'amygdale qui favorise les fonctions cognitives désencombrées d'émotions qui l'inhibent.⁷

3. Mémoire

Comme pour l'ascèse de l'intelligence, Jean de la croix exhorte à faire le vide de sa mémoire, alléguant que l'âme saura ainsi mieux se souvenir selon les nécessités du moment. Encore là, il s'agit de désencombrer, purifier la mémoire pour la perfectionner. Et c'est l'action, la grâce, la grâce divine qui en est l'agent. Selon plusieurs recherches en neurosciences, la relation à la nature améliore la mémoire en favorisant la production de nouveaux neurones dans l'hippocampe (zone cérébrale de la mémoire). En plus de cette amélioration générale de la mémoire, la « mémoire de travail » (souvenir selon les nécessités adaptatives) bénéficie considérablement de l'immersion dans la nature. Cette mémoire, visuospatiale notamment, intervient selon les besoins de déplacements, de repérages, de recherches de choses perdues. En outre, elle efface des souvenirs

⁶ Alix Cosquer, « Les bonnes ondes de la nature », *Cerveau & Psycho* no.110, mai 2019, p.45-50; Thérèse Jonveaux, « Les Jardins thérapeutiques restaurent les rythmes biologiques », *Cerveau & Psycho* no.110, mai 2019, p.52-57; Betty Mamane, « Comment la nature nourrit le cerveau des enfants », *Cerveau & Psycho* no.110, mai 2019, p.59-62.

⁷ *Id.*

parasites qui distraient, déconcentrent l'attention d'une tâche à effectuer. La nature, comme Dieu, purifie la mémoire.⁸

4. Volonté-amour

Les trois ascèses, ou purifications, précédentes n'ont qu'un but : purifier la volonté pour perfectionner l'amour. La volonté est altérée par les « passions dérégées » que Jean de la croix identifie aux péchés capitaux. Sans cette purification de la volonté, l'amour est impossible. Sans l'amour pour Dieu, nul amour pour tout être, toute chose ne peut advenir. On ne peut aimer que par l'amour de Dieu qui est l'amour pour Dieu manifesté dans sa création (la nature), ses créatures. Ici encore, c'est de par Dieu et sa grâce que purification de la volonté et perfection de l'amour peuvent s'opérer. Telles sont les conditions de l'union divine.

L'union à Dieu est intensément ressentie lors d'une immersion dans la nature qui émerveille et fait émerger le sentiment d'une « participation mystique » à la totalité du réel. Mais cette expérience d'être partie du tout nécessite certaines conditions que la nature même suscite : diminution du stress, de la dépression, des troubles anxieux, de la schizophrénie, des sentiments de frustration et de colère, soit la purification des péchés; amélioration de l'humeur, de la santé physique et mentale, de l'amour de soi (auto-estime) et des autres (convivialité, coopération, altruisme, empathie) et... de Dieu-nature, soit la perfection des vertus. Bref, diminution des « péchés » pour l'amélioration des « vertus » par les « bonnes ondes de la nature » naguère appelées « grâces de Dieu ».⁹ Et toutes ces modifications sont des modifications des zones correspondantes du cerveau et des processus hormonaux.

La nature, celle avec laquelle on interagit familièrement, les forêts, les espaces verts et humides, les rivières et lacs, les jardins, etc. constitue une partie de la nature-totalité-du-réel au sens spinozien. Cette partie, qui contient le tout, l'univers, la nature-Dieu, mieux à nos yeux que la ville bétonnée, macadamisée, est une authentique hiérophanie, une théophanie. En effet, les lois-de-la-nature-attributs-de-Dieu s'y manifestent encore selon la compréhension commune, traditionnelle. Mais elles se manifestent avec plus de profondeur, plus de compréhension encore dans la dévastation même de cette nature par le béton, le macadam, le Roundup et autres « saloperies ».

Mais il n'en reste pas moins que, dans et par ce contexte apocalyptique, les îlots survivants de nature et d'humanité, assiégés par les hordes néolibérales climato-sceptiques, sont à la fois de véritables vestiges du passé et de troublants vertiges du futur. Ils sont cette information minimale dans la transformation chaotique maximale. Ils sont des résidus éminemment précieux qui permettront la transition jusqu'à l'au-delà de la

⁸ *Id.*

⁹ *Id.*

catastrophe. Ils sont des perles façonnées par les tourments (catastrophe) de l'huitre (civilisation).

Une humanité autre et une nature autre sont en gestation dans une matrice, celle de l'humanité et de la terre, sous la mainmise éprouvante d'une civilisation industrielle au service de Dieu-nature, comme la gestation de Job sous la mainmise éprouvante d'un Satan au service de Yahvé.

L'archétype de Job illustre bien la technique divine pour re-crée, surnaturer une humanité autre conformée, unie à une nature autre. L'humain et la nature ne seront plus produits par la nature naturante, et l'âme ne sera plus purifiée et perfectionnée par Dieu et sa grâce. Mais c'est l'humain survivant, corps et âme, devenu adulte et conscient, qui produira l'humain et la nature. Il sera autant au service de la nature que celle-ci à son service. L'humain sera dieu-nature, ni plus ni moins, rien de moins.

La relation à la nature actuelle semble procurer des bienfaits sublimement « mystiques » qui sont tout autant biologiques. Cependant, ces bienfaits pourraient-ils cristalliser une onto-cosmologie (santé physique et psychosociale) propre à cette infrahumanité agonisante systématiquement corrélée et intriquée à une nature à son image et ressemblance? Notre infrahumanité et notre nature procèdent du même vétéroparadigme dont le culte des ancêtres est un socle fondamental. Voilà sans doute pourquoi la dissociation de la nature et de sa maman, c'est-à-dire de la terre et de la mère (terre-mère) – la maman-mère pro-créatrice comme la nature-terre créatrice – diminue le désir de s'immerger en pleine nature pour se soulager du stress, de l'angoisse¹⁰. Lorsqu'on ne projette plus sa maman idéalisée (ce peut être parfois le papa ou autre ancêtre) sur la nature-terre, celle-ci perd de son attrait. Lorsqu'on projette sa maman sur la nature-terre, les bienfaits de l'immersion en celle-ci procure des bienfaits (comportementaux, émotionnels, cérébraux, etc.) analogues à ceux procurés par la méditation, la prière, l'exercice physique, les rituels chamaniques, les thérapies cognitivo-comportementales, etc. Ces bienfaits sont bien provisoires car les méfaits inhibés, refoulés, sont refileés aux descendants et/ou aux proches et ajournés en malheurs, maladies, somatisations diverses si non conscientisés et non catharsisés. Serait-ce aussi le destin des généreux « bienfaits » générés par la nature?

Même si les bienfaits procurés par la nature semblent trouver leurs archétypes dans la mystique sanjuaniste, sont-ils équivalents pour autant? Il y a une dimension non évoquée jusqu'à maintenant dans l'ascèse mystique sanjuaniste, c'est celle des souffrances extrêmes mais libératrices qui président à chaque bienfait acquis par la « grâce de Dieu ». Ce qui ne semble pas être le cas pour les bienfaits acquis par les « ondes de la nature ». Les bienfaits de la nature font passer directement au ciel sans la transition obligée par le

¹⁰ Allusion à des expériences de pensée effectuées lors des séminaires et de sessions individuelles de travail.

purgatoire sanjuaniste. Ces souffrances catharsisées et libérées semblent donner des résultats plus permanents, sans ou avec moins de refoulement, ce qu'en psychoanthropologie on vérifie sans répit.

Ne pensons pas pour autant qu'il faut mépriser l'immersion dans la nature. Comme dit Teilhard de Chardin, il faut souvent retremper nos racines dans notre terreau. Il faut parfois débander l'arc, comme dit Thérèse d'Avila. Se refaire une santé pour mieux ensuite y renoncer pour une santé autre et un nouveau rapport à la nature qui, loin d'être altéré, n'en est que plus subtil, plus raffiné, plus profond et plus aimant, parce que plus distancié et mieux compris (pris avec). Plus distancié et mieux compris au niveau conscient parce que plus sensible aux dynamiques de l'inconscient où se joue une transsubjectivité qui implique autant ce gros sujet, la nature, que tous ces sujets prochains et lointains.

Autant l'humanité changera, autant la nature, car l'une et l'autre seront encore « image et ressemblance » respectives. Notre infrahumanité, la mienne, la vôtre, « image et ressemblance » de notre infranature, s'est tout de même donnée ces ilots transitionnels (l'information minimale dans la transformation chaotique maximale) d'infrahumanité et d'infranature qui sont l'infrastructure d'une suprahumanité, « image et ressemblance » d'une supranature. Le rapport glaise/Adam pourrait bien métaphoriser le rapport infrahumanité-infranature/suprahumanité-supranature. La santé que donne l'immersion dans la nature ne serait, vue du futur, qu'un état mortifère, une santé obsolète, que « le triste simulacre d'une maladie démodée, ridicule, immobile, quelque chose de solennellement vieillot » (Blaise Cendrars).

L'immersion dans la belle et harmonieuse nature, les charmantes promenades en luxuriante forêt, ne peuvent avoir une véritable efficacité maintenant que dans la mesure où l'on communit mieux à la nature douloureuse, chaotique, en devenir. Les ilots de nature du passé, ilots d'infranature de l'infrahumanité, ne sont que des oasis incontournables, indispensables, pour notre traversée du désert.

Jardin

Jean-Jacques Dubois

Juin 2019

« Nous cheminons vers le sens dans la mesure où nous habitons en poète sur la terre. »
Friedrich Hölderlin

Il n'y a pas de statu quo amoureux.
S'asseoir sur ses lauriers d'amour ne peut que les écraser.
La mère de Cocteau savait bien le faire. Elle écrase son fils chéri à coups de baisers.

On aime sans cesse si on aime plus et mieux à chaque instant.
L'amour n'est qu'au seul moment où il grandit. Il stagne, il n'est plus.
Chez qui il grandit, il oscille entre « l'être et le néant ».
Dit autrement : « être ou ne pas être ». Mais n'est pas qui veut. N'est qui naît sans cesse.
Répété teillardement : devenir ou périr, grandir ou mourir,
c'est « être plus » ou n'être plus.

« Que serais-je sans toi qui vint à ma rencontre,
que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant ».
Jean Ferrat l'a bien compris. L'amour réclame l'autre.
L'amour réclame la rencontre avec cet autre déjà là.
Cet autre dormant avec moi en mon cœur, notre cœur au cœur du bois dormant.

À chaque rencontre, l'amour éveille mon cœur et le cœur de l'autre. Ils pulsent à
l'unisson au même diapason. Un cœur vaut mieux que deux.
Un cœur vaut mieux que trois : le bois assoupi se dégourdit. La nature entière s'ébroue.
Elle s'anime à la cadence d'un seul cœur, d'un seul amour.

La rencontre de « toi » te révèle à moi, me révèle à toi.
Dans l'ombrage de ce bocage, nous nous espérions en secret, en silence.
Nous étions déjà enlacés sans le voir, sans le savoir. Y croire, parfois nous l'osions.

Toi-jardin, moi-jardinier, quel beau couple nous faisons.
Tu me fais jardinier, je te fais jardin. Tu es moi qui suis toi.
Dans mon nom, il y a tout toi, toute la vie, toutes les lois-de-la-vie-attributs-de-Dieu.
Dans ton nom, il n'y a que moi. Moi rempli de ta beauté, de ta bonté, de ta vérité.
Rien du tout n'est absent. Faut savoir écouter. Faut savoir voir.
Nul besoin d'y croire.

Faire un jardin, c'est faire l'amour.

Comme le jardin, l'amour nourrit. Faire un magnifique jardin, c'est mieux faire l'amour.

Comme le magnifique jardin, le meilleur amour guérit, magnifie qui s'y nourrit.

Un jardin, ça fait du BIEN à l'autre, à moi. Un BEAU jardin m'embellit, moi et l'autre.

Le jardin fera d'autant plus de BIEN qu'il sera BEAU.

La beauté que j'y mets, c'est l'amour que je lui fais. Plus je l'aime, plus beau il est.

Et plus il est beau, plus il est généreux, du BIEN plus il me fait.

Est-il beau parce que généreux? Est-il généreux parce que beau?

La distinction beau/bien s'évanouit. Esthétique, le beau, est éthique, le bien.

Vu d'ici, vu ainsi, est néant éthique sans esthétique.

La laideur du jardin roundupé me fait mal, à moi et à la terre, ma terre. Tous deux hideux avant que d'être néant, avant que de n'être pas.

Mon regard à l'égard de mon jardin, c'est déjà mon jardin.

Il n'est rien que ça, il est tout ça.

Mon jardin ne pourra m'aimer qu'à la mesure de mon regard aimant.

Plus je l'aime et l'aimerai, plus il est et sera généreux à mon égard. J'aime mon jardin.

Sa beauté mesure l'intensité, la profondeur de mon amour à son égard.

Il m'aime du même amour que je l'aime.

Si j'aime mon jardin, ma bonté, ma générosité envers lui par mes soins esthétiques (beauté) et éthiques (santé : eau, compost...) à lui prodigués, fait, à tout instant, croître mon amour envers lui.

Mon regard à son égard est de plus en plus aimant.

Au même moment son regard à mon égard est de plus en plus aimant.

Dès ma première rencontre avec mon jardin, même virtuelle, notre itinéraire amoureux s'enclenche qui était déjà enclenché.

J'en suis autant responsable qu'il est responsable de moi.

Nous nous permacultivons l'un l'autre.

Mon regard aimant à son égard est son regard aimant à mon égard.

Mon jardin est mon double.

Mon intention de lui faire du bien et du beau ne me vient ni de lui, ni de moi.

Elle vient de lui et moi, de moi et moi, de lui et lui.

Elle surgit de notre synergie.

Mon jardin, production de moi, est producteur de moi-jardinier.

Le poème de Baudelaire réclame du poète d'être composé.

Mon jardin s'offre à moi et m'ordonne de le cultiver. Je m'y abandonne. Je lui-m'obéis.

Le beau et le bien que je lui fais, il me les avait déjà faits sans qu'il en fut en reste.

Nos « séries causales » étaient déjà bien enlacées bien avant notre première rencontre, même la virtuelle.

Notre roman d'amour fou synopsisé, depuis l'aube de nos temps, s'épanouit maintenant. Comme cette rose déclose, en ce beau matin, pour la mignonne de Ronsard.

Comme cette rose, mon jardin explose.

Mon jardin et moi, moi-jardin, sommes l'avant-garde, un canevas, de la symbiose suprahumanité/supranature de l'au-delà.

Au-delà de l'hécatombe(au) du béton, du macadam, de l'acier, du plastique... nous aurons la nature que nous sèmerons. Nous serons le rêve de cette nature

« Il y avait un jardin qu'on appelait la terre...

Non ce n'était pas le paradis ni l'enfer » (Georges Moustaki).

Il s'était fait le mieux qu'il pouvait... instinctivement, naturellement.

À nous de jouer, d'y travailler. Faisons un jardin.

Aidons la nature à mieux faire les choses, à mieux se faire, à se refaire, à se suprafaire.

À supranaturer ce jardin « que je cherche encore mais que je ne trouve plus » (Moustaki).

Il aura, s'il veut être, à « être plus ».

Nous aurons à « être plus », si le jardin et nous-jardiniers voulons être.

Être plus ou ne pas être? Telle est, désormais, la question.

Nature dénaturante, nature dénaturée

Jean-Jacques Dubois

Juillet 2019

L'humain est-il de culture ou de nature? L'est-il également? L'est-il plus de l'une que de l'autre?

Si l'humain est de culture, alors la culture est de nature. Et la culture serait même la quintessence de la nature, la nature à son meilleur. Évolutionnistes, biologistes, philosophes, anthropologues, neurologues, et d'autres encore sont unanimes : l'humain est l'entité la plus complexe produite par les lois de l'évolution, lois de la nature. L'humain règne au sommet de la pyramide du vivant. Il est le plus vivant parmi les vivants. Sa culture n'est que la noogenèse de la biogenèse, puisque la noogenèse n'est que l'idée de la biogenèse; comme le Dieu spinozien n'est que « l'idée de la nature ». Noogenèse n'est que biogenèse, comme culture n'est que nature. Mais nature plus grande que nature.

Même si la nature humaine est la nature la plus et la mieux naturée elle est aussi la plus et la mieux naturante. L'être qu'on croit s'être dénaturé par la culture est la plus puissante expression de la nature, car la plus complexe. En chaque humain, rien de la nature ne s'absente. Tout de la nature y est.

Une vision naïve de la nature, vision vétéro-paradigmatique, donne à penser que l'humain culturel se démarque du primate et même de son ancêtre chasseur-cueilleur, l'humain naturel. Cet ancêtre, stoïcien avant la lettre, était en harmonie avec « l'ordre du monde », avec les lois de la nature. Tandis que l'humain culturel ne cesse de bafouer l'ordre du monde, les lois de la nature. Il crée le mal, ce mécréant.

L'humain naturel, ce dévot du Dieu-Nature, aurait-il tiré sa révérence au profit de l'humain culturel, ce profanateur du Dieu-Nature? Il n'en est rien. De la nature, l'humain culturel n'est qu'une exacerbation. Jamais l'humanité n'a autant respecté la nature, le Dieu spinozien. L'union à dieu n'est plus l'affaire de quelques âmes d'élites, d'élus. C'est maintenant l'humanité entière qui, par la médiation de son guide spirituel, la civilisation industrielle indissociable de la civilisation chrétienne, s'adonne à l'extase mystique pour l'union divine. Sa surconsommation est sa communion, sa prière est son imploration de surconsommer davantage, et sa sainteté se mesure à l'aune de ses mensurations et de ses chevaux-vapeur. L'humain culturel, par sa fidélité indéfectible à sa nature, à Dieu-Nature, serait plutôt l'humain surnaturel, il faut le répéter. C'est précisément cette fidélité vertueuse que les prélats tout de vert drapés (naguère encore de

rouge enrobés) incriminent. Au banc des accusés : les ennemis de la nature. Pourtant, ce sont eux, ces humains soi-disant culturels, qui se conforment à cette bonne vieille nature qui nous est si chère, si précieuse. La terre n'a jamais été autant naturée. La quintessence même de la nature, l'humain si culturel à force d'être naturel, envahit la planète et la colonise. C'est la nature, avec ses pulsions de vie, qui programme son tragique destin de mort. La terre se meurt sous le poids de la nature, sa nature en ce qu'elle a de plus formidable : l'humain culturel. Mais en quoi cet humain culturel est-il si naturel? Les découvertes en neurosciences sont unanimes, et le bilan de Sébastien Bohler en témoigne éloquemment : notre cerveau, le plus reptilien, le plus archaïque, le plus naturel « poursuit des objectifs incompatibles avec la sauvegarde de la planète »¹. Tout dépend cependant de la densité démographique de ces cerveaux qui assiègent et attaquent la planète. La nature suicidaire y pourvoit. Ses stratégies de recrutement de cerveaux jouissant d'une excellente santé des plus naturelles – ceux qui ont un striatum (système de récompense) très performant, très activé ou facilement activable – se sont effectuées et s'effectuent encore par la pression sélective sexuelle. Ces striatums ont une forte tendance à l'activité sexuelle – qui peut se sublimer dans la surconsommation de tout genre. Bohler explique bien cette sélection sexuelle : « Le striatum qui veut le plus de sexe répand davantage ses gènes [...] C'est pourquoi les gènes de ces striatums obsédés sexuels se sont répandus dans la population »². Sans compter que ces striatums profondément naturels cherchent toutes les récompenses immédiates possibles dans nombre d'autres domaines de surconsommation, Bohler note que

35% du trafic internet étant consacré à des visionnages de vidéos pornographiques, l'impact de l'appétit sexuel de nos striatums sur la planète terre est de 150 millions de tonnes de dioxyde de carbone émise dans l'atmosphère chaque année soit entre un cinquième et un tiers des émissions de gaz à effet de serre due au trafic aérien.³

Une des propriétés les plus fondamentales et répandues de la nature est l'adaptation immédiate. Si les bénéfices adaptatifs sont à long terme, notre striatum les boude. Bohler convoque plusieurs recherches⁴ qui montrent clairement que le plaisir immédiat du pouvoir, du sexe, de la nourriture, de la paresse et de l'égo⁵ (désir et rivalité mimétiques) disqualifie nettement l'adaptabilité à moyen ou long terme. Le « principe de plaisir » l'emporte sans cesse sur le « principe de réalité ». Bohler explique ainsi ce mécanisme d'une nature communément appelée culture :

¹ Sébastien Bohler, « Le cerveau va-il détruire notre planète? », *Cerveau & Psycho* no. 109 avril 2019, p. 64.

² *Op. cit.* p. 66.

³ *Loc. cit.*

⁴ *Loc. cit.*

⁵ *Ibid.* p. 68.

Les bénéfiques du « tout, tout de suite » nous ont aidés à survivre sur des échelles de temps que nous avons du mal à imaginer. Il s'agit d'ères géologiques, s'étendant sur des dizaines de millions d'années. Des durées qui façonnent durablement les structures de base d'un cerveau humain. Cette période de temps a créé de solides connexions entre les neurones, au cœur du disque dur de nos systèmes nerveux. Et pendant des dizaines de millions d'années, les animaux possédant un striatum configuré pour préférer les récompenses immédiates ont réussi à se maintenir en vie et les autres ont été purement et simplement éliminés de la course de l'évolution. Par une conséquence mathématique, tous les vertébrés que nous observons aujourd'hui ont hérité de ce moteur d'impulsivité et malheureusement, de cette cécité au futur.⁶

Bohler conclut sur ce thème : « Au terme de ce processus, l'être humain est devenu un danger mortel pour lui-même [...] L'humanité peut-elle sérieusement se définir d'autres buts que ceux de son striatum? »⁷

Ce serait cette striatocratie, le Léviathan de Hobbes, qui commande la culture. Elle n'est en fin de compte qu'une nature à son meilleur. C'est l'humain de nature – celui que la nature s'est façonné sur les longues durées, cet humain en parfaite harmonie avec la nature grâce à son striatum, organe adaptatif et évolutif central – qui envahit la terre et se la soumet. L'humain de nature, grand vainqueur, fait passer la terre entière sous les Fourches Caudines.

Bref, la culture ne serait qu'un excès, un paroxysme, de nature. Loin d'être un affront à la nature, la culture, dite civilisation industrielle, en est la quintessence. C'est la nature elle-même, qui, par son désir ardent d'exhaussement, se donne l'épreuve obligée pour son évolution. Mort et résurrection, le striatum sait « naturellement » et merveilleusement bien besogner. Les jeux sont faits. *Alea jacta est*.

Sommes-nous condamnés aux caprices de nos striatums? Bohler pense que non⁸. Le réalisme de l'auteur quant à l'impérialisme de la striatocratie glisse vers un angélisme naïf digne du nouvel âge ésotérico-orientalisant. Selon lui, la méditation va dompter le striatum. Autrement dit la « culture » vaincra la nature. Voilà la technique qui ne peut qu'aggraver et accélérer le collapse. Aggravation et accélération bienvenues qui permettront sans doute de sauvegarder des îlots de survivance d'humains et de nature, tel qu'évoqué dans « L'énigmatique travail de la nature »⁹. L'humanité et sa terre survivront et se régèneront grâce à ces îlots. Ces êtres de nature ont compris que le temps de la réaction écologiste est révolu et doit céder le pas à l'action écologique. Il ne reste, pour

⁶ *Loc.cit.*

⁷ *Loc.cit.*

⁸ *Ibid.* p. 69-70.

⁹ Jean-Jacques Dubois, texte inédit, 2019.

qui veut survivre, qu'à apprendre à aimer, à aimer jardiner en solidarité avec qui apprend à aimer, à aimer jardiner. Il y aura un jardin qu'on appellera la terre (paraphrase de Moustaki).

Le châtimeur de Babylone la Grande ou le collapse de la civilisation industrielle

Jean-Jacques Dubois

Août 2019

« La grande Cité se scinda en trois parties et les cités des nations croulèrent; et Babylone la Grande, Dieu s'en souvint pour lui donner la coupe où bouillonne le vin de sa colère (Ap 16; 19). [...] Viens que je te montre le jugement de la Prostituée fameuse, assise au bord des grandes eaux; c'est avec elle qu'ont forniqué les rois de la terre, et les habitants de la terre se sont saoulés du vin de sa prostitution (Ap 17; 1-2). [...] Babylone la Grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre (Ap 17; 5) [...] celle qui règne sur les rois de la terre (Ap 17; 18) [...] elle s'est changée en demeure de démons, en repaire de toutes sortes d'esprits impurs (Ap 18; 2) [...] Car au vin de ses prostitutions se sont abreuvées toutes les nations et les rois de la terre ont forniqué avec elle, et les trafiquants de la terre se sont enrichis de son luxe effréné » (Ap 18; 3).¹

Capitalisme, néolibéralisme, économie mondiale, globalisation, libre marché, civilisation industrielle et quoi encore, tous les chemins mènent à New York, plus précisément à Wall Street, la rue du « mur de la honte » planétaire, au bord des grandes eaux. Toutes les nations, leurs dirigeants en tête, ces rois de la terre, ne se prostituent-ils pas à la double dictature des lois du libre marché d'une part, et d'autre part des désirs « démocratiques » de consommation effrénée de leurs populations qui se saoulent à la cadence des abominations envers la terre et de l'enrichissement éhonté, concomitant des capitalistes, ces trafiquants de la terre qui trafiquent la terre et qui s'enrichissent du luxe effréné (surconsommation).

Quatre grandes catastrophes écologiques président au collapse de la civilisation industrielle. Quatre fléaux président au châtimeur de Babylone la Grande, entraînant avec elle les nombreuses petites Babylone.

¹ Toutes les citations proviennent du livre de l'Apocalypse de la Bible de Jérusalem.

Première catastrophe : la pollution des sols agricoles et les conséquences désastreuses sur la santé humaine

Premier fléau : « *et le premier [ange] s'en alla répandre sa coupe [colère] sur la terre; alors, ce fut un ulcère mauvais et pernicieux sur les gens* » (Ap 16; 2) – « *et le tiers de la terre fut consumé, et le tiers des arbres fut consumé et toute herbe verte fut consumée* » (Ap 8; 7)².

Deuxième catastrophe : la pollution des eaux salées et la disparition de nombreuses espèces marines.

Deuxième fléau : « *Et le deuxième répandit sa coupe dans la mer; alors, ce fut du sang – on aurait dit un meurtre! – et tout être vivant mourut dans la mer* » (Ap 16; 3) – « *Et le tiers de la mer devint du sang; il périt ainsi le tiers des créatures vivant dans la mer* » (Ap 8; 9).

Troisième catastrophe : la pollution des eaux douces, cause de nombreux problèmes de santé.

Troisième fléau : « *Et le troisième répandit sa coupe dans les fleuves et les sources; alors ce fut du sang* (Ap 16; 4) [...] *c'est donc du sang que tu leur as fait boire* » (Ap 16; 6) – « *Et bien des gens moururent de ces eaux devenues amères* » (Ap 8; 11).

Quatrième catastrophe : la pollution de l'air et le réchauffement climatique.

Quatrième fléau : « *Et le quatrième répandit sa coupe sur le soleil; alors, il lui fut donné de brûler les hommes par le feu, et les hommes furent brûlés par une chaleur torride* » (Ap 16; 8-9) – « *Et le jour perdit le tiers de sa clarté et la nuit de même* » (Ap 8; 12).

Surchauffée, la terre brûle. Les ressources, nécessaires à la consommation effrénée pour l'enrichissement des trafiquants-capitalistes, viennent à manquer. Trois grandes guerres éclatent. Ce sont les trois dernières catastrophes-fléaux. Parallèlement à ces trois catastrophes-fléaux, l'Apocalypse décrit aussi bien le collapse de Babylone que le châtement de la civilisation industrielle.

² La première partie des citations des fléaux réfèrent aux quatre premières coupes (Ap 16); après le tiret, ces parties sont complétées ou nuancées par des citations référant aux quatre premières trompettes (Ap 8).

« Ils pleureront, ils se lamenteront sur elle [Babylone] les rois de la terre, les compagnons de sa vie lascive et fastueuse, quand ils verront la fumée de ses flammes [...] : Hélas, hélas! Immense cité, ô Babylone, cité puissante, car une heure a suffi pour que tu sois jugée. Ils pleurent et se désolent sur elle, les trafiquants de la terre; les cargaisons de leurs navires, nul désormais ne les achètent! Cargaisons d'or et d'argent, de pierres précieuses et de perles, de lin et de pourpre, de soie et d'écarlate; et les bois de thuya, et les objets d'ivoire, et les objets de bois précieux, de bronze, de fer ou de marbre; [...] le vin et l'huile, la farine et le blé, les bestiaux et les moutons, les chevaux et les chars, les esclaves et la marchandise humaine... Et les fruits murs, que convoitait ton âme, s'en sont allés, loin de toi; et tout le luxe et la splendeur, c'est à jamais fini pour toi, sans retour! Les trafiquants qu'elle enrichit de ce commerce se tiendront à distance, par peur de son supplice pleurant et gémissant : Hélas, hélas! Immense cité, vêtue de lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, car une heure a suffi pour ruiner tout ce luxe. Capitaines et gens qui font le cabotage, matelots et tous ceux qui vivent de la mer se tinrent à distance et criaient regardant la fumée de ses flammes [...] car une heure a suffi pour consommer sa ruine (Ap 18; 9-19) [Babylone] tes marchands étaient les princes de la terre, et tes sortilèges ont fourvoyé tous les peuples » (Ap 18; 23).

« La prostituée fameuse qui corrompait la terre par sa prostitution » n'est-ce pas la civilisation industrielle qui, sans répit, se fait séduisante, attirante, sexy pour enrichir ses actionnaires prostitués, ces princes de la terre, marchands-trafiquants. Et pour ce faire, ne doit-elle pas dévaster, contaminer, corrompre la terre. Voilà une description, qui n'est même plus symbolique, du collapse de la civilisation industrielle. Essayons d'imaginer un seul instant les conséquences de l'effondrement de l'économie : notre dépendance même à la campagne au pétrole, le chaos social et planétaire, deuil de l'internet et de l'informatique, épuisement des ressources essentielles à la vie, tel l'eau, l'électricité, et surtout la nourriture qui pourrit dans les cales des bateaux, etc. Il ne faut pas penser que le collapse-châtiment va s'effectuer sur de longues durées. On en voit déjà l'inéluctabilité. Il sera brutal, « car une heure a suffi pour ruiner tout ce luxe ».

Dieu a beau se mettre en colère, en châtiant Babylone, à l'instar des écologistes qui s'indignent et vitupèrent contre les exactions de la civilisation industrielle, il n'en reste pas moins que Babylone lui donne une formidable opportunité d'établir enfin son règne, son royaume. Dieu, ne devrais-tu pas rendre hommage à Babylone? Ne dilapide pas ta toute-puissance dans la vaine réaction. Engage-toi donc dans la saine action, avec nous, pour sauver, sauvegarder les quelques îlots de végétation et d'humanité qui résistent encore aux assauts industrialo-babyloniens. Sinon le sacrifice de ton fils sur la croix serait insensé, ridicule. Je sais bien que, comme quiconque, tu n'aimes pas te faire admonester, mais, je t'en prie, reconnais tes torts, fais amende honorable, fais un homme de toi. Et s'il te reste encore quelques forces magiques, fais en sorte que les indignés contre Babylone renoncent à leurs réactions écologistes pour se « consacrer » aux actions écologiques.

Faisons un jardin! On ne le dira jamais assez. Arrêtons de forniquer! Essayons d'aimer!

La fin du monstre : un tableau synoptique

Jean-Jacques Dubois

Septembre 2019

Deux jeunes, Kam et Bryer, tuent deux touristes et un botaniste. Depuis la Colombie-Britannique, ils s'enfuient jusqu'au nord du Manitoba dans la région de Gillam. Ils brûlent une camionnette et une automobile. S'enfoncent dans la forêt, dans la nature, traversent un fleuve. Détruisent l'embarcation d'aluminium. Se suicident avec des armes à feu. Pendant ce temps la terreur règne à Gillam. Le père de Bryer témoigne que son fils est affligé d'une telle souffrance qu'il s'engage dans un itinéraire suicidaire (« *suicide mission* »). Cette souffrance, c'est la clé de compréhension de ce court récit, allégorie microcosmique qui contient tout le chaos macrocosmique humano-planétaire en cours.¹

La souffrance de Kam et Bryer, c'est d'abord celle de toute cette jeunesse mortifiée, en désarroi, que dis-je au désespoir, jeunesse angoissée, malade, douloureuse, au diapason d'une terre, d'une nature mortifiée, dévastée, agonisante. Mais la souffrance de cette jeunesse, c'est aussi la souffrance de l'humanité et de sa nature martyrisée. Ces jeunes ressentent cette souffrance extrême avec plus d'acuité – fragilisés par leur histoire familiale? – et l'expriment par une violence qui n'est que la réaction égale à l'action de la violence qui leur est infligée, à la souffrance dont ils sont affligés. Qui les afflige? Nous!

La portée symbolique des temps forts de leur saga donne à penser que ces deux « p'tits gars » avaient un vague soupçon des « coupables ». Et s'ils étaient inconscients de la signification de leurs gestes, leur instinct les a guidés savamment.

Tout d'abord, ils tuent deux ennemis symboliques, destructeurs, de la terre, de la nature, c'est-à-dire d'eux-mêmes. Ils assassinent leurs assassins symboliques, les deux touristes. Ensuite, ils tuent un ami et protecteur de la terre, de la nature, qui a été pourtant inapte à

¹ Toutes les personnes, tous les objets, les événements n'ont que valeur symbolique. Les deux touristes représentent la fonction tourisme, le botaniste la fonction écologisme et la génération des baby boomers parents des jeunes en général, les deux jeunes, la jeunesse malade de la maladie de la nature, de la terre, de l'humanité. Je ne porte aucun jugement de valeur sur les personnes concernées ne sachant rien de leur vécu.

protéger la terre, la nature, comme tous les environmentalistes, c'est-à-dire à les protéger eux-mêmes. Ils assassinent celui qui les avait déjà assassinés, le botaniste. Celui-ci, un de ces savants de la nature qui voyagent en avion plus que tous les autres savants, le parent dont le rôle est de protéger sa progéniture et de lui assurer un environnement (nature) viable, fertile, sain. Mais le parent-botaniste-baby-boomer, n'a pas assumé sa responsabilité. Il se suicide et entraîne son enfant dans la mort. Il se suicide par son obésité morbide, dont souffre davantage son enfant. Il se suicide par surdose de pollution, dont... Il se suicide écrasé, étouffé sous ses tonnes de plastique, dont... Il se suicide en implorant qu'on l'assassine, lui et son enfant.

Après ces trois assassinats, Kam et Bryers s'enfuient en cavale sur quelques milliers de kilomètres jusqu'à l'extrême nord du Manitoba. Ils brûlent leur automobile; le plus évident symbole de la civilisation industrielle est en flamme. Auparavant, ils avaient brûlé une camionnette équipée d'une cabine de camping (tourisme) qui combine deux causes symboliques (tourisme et automobile) majeurs de la destruction de la planète indissociable de l'état de la jeunesse. Ces deux véhicules sont aussi symboles d'eux-mêmes (deux véhicules, deux p'tits gars), de leur « égo », de leur pouvoir phallique effondré, anéanti, consumé. Dès que j'entends cette information, je comprends bien qu'il s'agit là de la lettre d'adieu, de suicidés, la voiture étant le symbole onirique évident d'eux-mêmes. Ils s'en vont mourir, s'enfonçant dans une nature moribonde. Ils sont cette nature malade qui se meurt. Ils traversent le fleuve dans une embarcation d'aluminium, métal essentiel de la civilisation industrielle, qu'ils détruisent une fois rendus sur l'autre rive. Après avoir traversé le Styx, fleuve de la haine, fleuve des enfers, fleuve apocalyptique, qui empêche les morts de s'échapper de l'enfer, il n'y a plus de retour en arrière possible, l'alliance avec la mort est scellée, leur tragique destin est irréversible. Ils appartiennent déjà à l'au-delà. Ils s'instaurent dans l'absolu. Ils s'achèvent avec leurs armes à feu. Ils agonisent dans cet enfer, la nature agonisante. Ils se tuent l'un et l'autre. Fidèles à leur pacte, ils étreignent désormais la terre, la terre-mère, la nature.

Peut-être ont-ils pensé, eux-mêmes complices du malheur de l'humanité et de la terre, eux-mêmes cette humanité et cette terre « coupables », eux-mêmes responsables de leur sort (le châtement de Babylone), et de leurs sortilèges (surconsommation), qu'ils

« méritent » la mort, comme les touristes et le botaniste. Ils lyncheront cinq personnes-symboles : les touristes pollueurs-surconsommateurs, les environnementalistes, et Kam et Bryer, ces humains pollueurs-consommateurs, tous complices.

Les nations se tueront bientôt avec leurs armes à feu, à feu radioactif, avant même d'avoir achevé la terre, la nature. La destruction, l'assassinat de la terre, de la nature ne peut que signifier un pacte implicite de suicide de l'humanité entière à la cadence de l'agonie de la civilisation industrielle intriquée à l'agonie de la nature. Comme les deux jeunes, bientôt les nations se tireront dessus, se mettront du plomb dans la tête, après avoir traversé l'Euphrate-Styx (Ap 9; 14-15 et Ap. 16; 12). L'humanité entière étreindra la nature comme le cadavre du Christ sur les genoux de Marie, la terre-mère, la Piéta, qui se meurt de la mort du fils. Mais des ilots de survivance, il faut le répéter, d'humanité et de nature, assureront une transition vers une réalité autre... Pendant ce temps, c'est l'humanité entière qui sera terrorisée, comme les citoyens de Gillam l'ont prophétisé.